

SIMONE WEIL: AESTHETICS, ETHICS AND SPIRITUALITY

**LA RÉCEPTION SURREALISTE DE SIMONE WEIL.
SIMONE WEIL ET GEORGES BATAILLE**

Jean-Marc Ghitti (Puy-en-Velay)

**THE SURREALIST RECEPTION OF SIMONE WEIL.
SIMONE WEIL AND GEORGES BATAILLE**

Abstract

Despite her hostility to surrealism, Simone Weil received a paradoxical reception in the work and thought of Georges Bataille. From this point onwards she has attracted the interest of psychoanalysis up to the present day. After their meeting and exchanges at the beginning of the 1930s, Bataille wrote a novel in which he created a portrait of Simone Weil and asks, through her, questions which served to develop and enrich the next stages of his theoretical constructions. This pathway to progress through reference to Simone Weil has often gone unnoticed. However, it deserves to be reconstituted because it brings a disturbing light that Weil would not have approved but that could help us to renew our understanding of her personality and her work.

Keywords: Simone Weil, Georges Bataille, surrealism, revolution, faith, sacrifice

Il est bien connu que la première réception des papiers posthumes de Simone Weil s'est faite dans les milieux catholiques qu'elle fréquentait à la fin de sa vie, bien loin du mouvement surréaliste. Gustave Thibon qui publie son premier livre posthume, *La Pesanteur et la Grâce*, était un viculteur et philosophe ardéchois conservateur et le dominicain marseillais Joseph Perrin avait échangé avec elle autour de la question de la conversion et du baptême. Un peu plus tard, l'accueil enthousiaste d'Albert Camus aux écrits de Londres s'est fait dans le contexte existentialiste et les réserves qu'a toujours gardé l'auteur de *L'homme révolté* à l'égard du surréalisme sont très claires. Simone Weil elle-même a rejeté un mouvement littéraire qu'elle jugeait immoral, lui préférant explicitement Paul Valéry dont elle admirait l'attitude intellectuelle et la prosodie.

Pourtant, on ne peut en conclure qu'elle n'ait eu aucune réception chez les surréalistes, malgré les distances qu'elle avait choisi de prendre à leur égard. Sans entrer dans les difficultés de savoir qui est surréaliste et qui ne l'est pas, nous allons aborder la question de la réception de la philosophe dans l'œuvre de Georges Bataille. Avec le recul du temps, on peut considérer ce dernier, malgré son opposition violente à André Breton, comme celui qui a le mieux tenté d'élever le surréalisme à une philosophie. Aussi, dans la relation entre Simone Weil et Georges Bataille, ce sont deux pensées qui se confrontent, à travers une inimitié paradoxale qui a laissé des traces littéraires.

Dans *L'entretien infini*, Maurice Blanchot évoque "ceux que la pensée de Simone Weil irrite au point de leur paraître à peine une pensée" (Blanchot 1969, 153). Songeait-il à Georges Bataille dont il était l'ami proche et avec qui il avait beaucoup échangé ? Ce qui est sûr, c'est que chez Bataille cette irritation ne s'est pas tournée en rejet pur et simple : il fait, dans sa pensée, un accueil véritable à Simone Weil, non sans surmonter une répulsion permanente. Il atteste de la réception irritée de Simone Weil dans des milieux proches du surréalisme.

*

"Qu'y a-t-il au monde de plus contraire à la pureté ? La recherche de *l'intensité*. Έκκαιδεκα" (Weil 1994, 140). Cette note de Simone Weil date de 1933, année au cours de laquelle elle fréquentait les réunions du Cercle communiste démocratique et y rencontrait Georges Bataille. Créé sous ce nom en 1931, ce cercle tourne autour de Boris Souvarine, l'un des fondateurs du parti communiste français, vite exclu pour son opposition précoce au stalinisme. La jeune Simone Weil, à vingt-quatre ans, y participe en tant que syndicaliste qui s'interroge sur la possibilité d'une révolution en France. Elle apporte sa contribution à la revue *Critique sociale*, lancée par Souvarine comme volet théorique du cercle. Bataille accompagnait Souvarine depuis le début. Bibliothécaire, directeur de la revue *Documents* orientée contre Breton, il s'interroge, lui aussi, sur la révolution et il apporte dans le groupe de Souvarine son intérêt pour la psychanalyse et l'ethnologie.

La recherche de l'intensité, pour Simone Weil, c'est le cœur du surréalisme. Elle y oppose un vœu de pureté qu'elle s'était faite à elle-même à seize ans. La rencontre de Simone Weil et de Georges Bataille en 1933 illustre deux compréhensions de la question révolutionnaire en France. Weil et Bataille ont en commun de rejeter l'alliance du parti communiste français avec Moscou, ce que ne firent que tard certains surréalistes, et ce que ne fit jamais Aragon. Mais Weil

pense la révolution à partir du syndicalisme et de l'organisation des luttes sociales, tandis que Bataille la pense comme une subversion de l'ordre bourgeois à partir de la littérature et de l'art. La première corrige Marx à partir de l'observation de l'histoire, le second confronte Marx à la question de la subjectivité, des pulsions et finalement à la découverte freudienne de l'inconscient. Entre eux deux, l'opposition éclate autour de la publication, la même année, de *La condition humaine*.

En novembre 1933, Bataille publie dans *La critique sociale* un article pour rendre compte du roman de Malraux, paru cette même année et qui obtiendra le prix Goncourt quelques semaines après l'article de Bataille. En réalité, cet article est bien plus qu'un simple compte-rendu littéraire. Bataille pose, à l'occasion de ce livre, une question théorique forte : comment s'articulent les vies individuelles et la vie collective. La révolution ne lui sert que d'exemple. Son approche de la révolution, appuyée sur le roman de Malraux, n'a rien de marxiste, et n'a même rien de politique. C'est du point de vue des sciences sociales nouvelles, et notamment de la psychanalyse, que Bataille veut interroger la révolution. Il suppose, d'une manière analogue à certains textes tardifs de Freud, une nervosité générale qui se traduirait aussi bien dans les vies personnelles que dans la vie collective. C'est ce qu'il nomme "convulsion" ou "excitation". Il revendique cette approche comme un matérialisme. Certes pas un matérialisme économique comme chez Marx, mais un matérialisme de type freudien où l'économie pulsionnelle est, en fin de compte, la cause explicative des phénomènes psychiques, individuels ou collectifs. Il suppose conjointement que cette vie nerveuse aspire, pour se réguler, à ce qu'il nomme des "valeurs" susceptibles de la stabiliser et de l'orienter. Or, constate-t-il, ces valeurs ont été ruinées, et manquent. Si bien que les individus ressentent, dans leur vie intime, une instabilité pulsionnelle analogue à l'agitation du prolétariat. Celui-ci, de toutes les couches sociales, est la plus affectée par la nervosité ambiante. C'est, selon lui, dans ce désordre qu'incube la révolution. Celle-ci, en effet, comme Malraux la présente dans son roman, ne dépend pas principalement du contexte politique ou de l'organisation des forces insurrectionnelles par un parti qui les dirigerait. Elle dépend d'abord et avant tout d'un état de souffrance et de désarroi dont l'étude revient à la psychologie. Bataille tente de jeter les bases d'une psychologie sociale. Seule la révolution, pense-t-il, peut redonner de la valeur à la vie lorsque celle-ci est plongée dans une profonde crise nerveuse. En un temps où les vies personnelles et collectives sont affectées par une telle morbidité, il n'y a que la révolution qui puisse rendre la vie encore

supportable et qui puisse l'orienter. Bataille interprète chaque personnage de *La condition humaine* comme l'expression singulière d'une catastrophe psychique collective. La révolution tient sa force d'être la seule réponse possible à cette catastrophe. Le sentiment de la catastrophe est le ferment inconscient, le moteur pulsionnel de la révolution. Plus le désordre nerveux s'approfondit, plus il rend d'abord possible, puis inéluctable la révolution.

Simone Weil désapprouve l'article de Bataille. Elle n'y reconnaît pas une quelconque avancée théorique. Elle rédige un article en réponse, pour la même revue, qu'elle ne pourra faire paraître. Il faut d'abord rappeler la différence d'âge : Bataille a trente-six ans, sa réflexion est celle d'un homme mûr, tandis que Simone Weil n'a que vingt-quatre ans. Elle n'est pas prête à reconnaître une pensée, celle de Bataille, qui intègre déjà les acquis de la psychanalyse. Elle avait été formée par un maître, Alain, qui rejetait les conceptions du mouvement psychanalytique viennois et qui se complaisait en une philosophie rationnelle. Elle est elle-même, en ce temps-là, une philosophe rationaliste.

A l'interprétation que Bataille donne de *La condition humaine*, elle objecte une interprétation pascalienne : d'une manière plus banale, elle reproche à Malraux de présenter la révolution comme un substitut de la religion. C'est, selon elle, dévaloriser la révolution, dans le sens où les révolutionnaires ne seraient mus que par des motifs subjectifs et où ils n'agiraient que pour fuir un désespoir personnel. Elle prend position contre cette conception qu'elle prête à Malraux : pour la jeune syndicaliste, la révolution ne doit pas être une fuite de soi mais une entreprise de libération des vies aliénées, une action pour venir au secours des autres. Elle récuse la confusion entre les mobiles subjectifs et les motifs politiques. L'engagement politique ne doit pas être une thérapie : il doit viser un objectif juste et calculer les bons moyens pour parvenir à cette fin.

En critiquant Malraux, elle entre en polémique avec Bataille : elle les suppose d'accord pour chercher des mobiles égoïstes aux actions politiques. Elle lui reproche particulièrement de voir la révolution comme un moyen d'échapper à soi-même, et non comme une entreprise altruiste et désintéressée pour libérer les populations. Plutôt que d'introduire de la confusion entre thérapie et politique, il vaudrait mieux, selon elle, que les désespérés jouent, boivent ou même se suicident. Cette idée particulièrement dure dévoile ce que le maintien de la distinction, qui se veut kantienne, entre l'action intéressée et l'action désintéressée, peut

cacher de sadisme inconscient : nous reviendrons sur ce point que Lacan éclaircira plus tard.

Même si elle avait publié son article en réponse, Simone Weil n'aurait pu entrer véritablement en discussion avec Bataille car elle parle de ce que la révolution doit être, dans une sorte d'idéal moral, tandis que lui interroge ce qu'elle est. La jeune femme a bien perçu l'état pathologique où se trouvait l'écrivain en ces années-là. Mais sans aller jusqu'à admettre que la vie dérégulée donne parfois à celui qui la souffre une compréhension profonde. Son goût des motivations pures et des partages clairs (entre le psychologique et le politique) l'empêche d'entendre ce qu'il y a de trouble, de tremblant et de confus non seulement dans la méthode de Bataille, mais surtout dans la réalité même. A ses yeux, la psychologie sociale, parce qu'elle cherche le noyau inconscient de toute vie psychique, dépolitise la politique et démoralise la morale (ce qu'avait déjà fait la généalogie nietzschéenne dont Bataille se réclame et que Simone Weil rejette). La jeune philosophe dénonce comme vaine recherche d'une intensité psychique cette plongée de Bataille dans l'inconscient des individus et des foules, et elle y oppose, par fidélité au vœu de ses seize ans, la pureté classique et apollinienne des intentions morales et du partage net entre l'affect (personnel) et la raison (politique). Ce n'est certes pas la position dernière de Simone Weil. Elle produira elle aussi, plus tard, une compréhension du malheur et du désespoir. Elle évoluera sur ces questions. Mais, en 1933, à vingt-quatre ans, elle ne peut véritablement entrer en dialogue avec Bataille.

La position de Simone Weil s'exprime encore mieux dans une lettre écrite aux membres du cercle démocratique. Cette lettre n'a jamais été envoyée mais Simone Pétrement en a retrouvé le brouillon. Elle montre que ce n'est pas seulement tel ou tel texte de Bataille qui la gênait, mais l'atmosphère que sa présence faisait régner dans le groupe de Souvarine et autour de *La critique sociale*. On y lit : "le Cercle est un phénomène psychologique. Il est fait d'affection mutuelle, d'affinités obscures, de refoulements et surtout de contradictions non tirées au clair..." (Pétrement 1973, 422). Elle reproche à Bataille de vouloir l'engager dans un groupe dont les objectifs ne sont pas communs aux uns et aux autres : Boris Souvarine aspire à refaire un parti politique, d'autres y voient un groupe d'action, d'autres encore imaginent un lieu d'élaboration théorique. Elle dénonce les contradictions de Souvarine lui-même. Sur un cahier de cette époque, elle note : "tout homme est un Protée. L'amitié est la récompense de celui qui le tient embrassé,

sans perdre confiance, jusqu'à ce qu'il ait pris forme humaine" (Weil 1994, 140). Elle se sent proche de Souvarine, elle assiste aux difficultés du couple qu'il forme avec Colette Peignot, puis à leur séparation, douloureuse pour lui, tandis que Colette/Laure devient la maîtresse de Bataille. Ces hésitations et tourments affectifs pourraient être à l'origine de cette note pour elle-même, retrouvée dans son cahier au sein d'une liste de "tentations" à éviter : « ne te permettre, en fait de sentiment, que ce qui correspond aux échanges effectifs, ou bien est absorbé par la pensée à titre d'inspiration. Couper sans pitié tout ce qu'il y a d'imaginaire dans le sentiment" (Weil 1994, 139). Elle se défend, en quelque sorte, de toute implication personnelle dans l'ambiance affective qui règne en ce cercle intellectuel et politique tout traversé de vie sentimentale et sexuelle. Elle s'en défend avec une dureté "sans pitié" contre soi-même et contre l'autre. Elle prend soin de maintenir sa relation avec Souvarine, qui aurait peut-être pu tourner autrement, dans les limites d'une amitié respectueuse. A propos de lui, elle écrit : "quitte définitivement l'espoir que X soit pour toi plus que l'ombre d'un ami" (Weil 1994, 141). Qu'il ne puisse devenir un amant, elle l'élucide dans cette note : "la chasteté est indispensable à l'amour. Et l'infidélité le souille. Dès qu'il y a besoin, désir, même réciproque, il y a outrage" (Weil 1994, 140). A vingt-quatre ans, dans cette atmosphère du Cercle démocratique et à l'occasion de sa relation à Souvarine, Simone Weil fait le choix conscient et ascétique de demeurer chaste, en conformité avec le vœu de ses seize ans. Même l'amitié lui paraît impossible. D'abord avec Souvarine, qui semble ne pas pouvoir renoncer, quant à lui, à la relation sentimentale. C'est pourquoi "il se condamne lui-même à appartenir au royaume des ombres" (Weil 1994, 141), à n'être donc que l'ombre d'un ami. Simone Weil semble avoir attendu qu'il résolve son instabilité affective, qu'il sorte de ses hésitations, qu'il cesse d'être un Protée. Mais elle constate que l'amitié qu'elle lui offre ne suffit pas à cet homme. Elle semble en avoir été déçue : "souffrir à la rigueur pour lui, mais non par lui" (Weil 1994, 141), écrit-elle. Elle craint de tomber dans la dépendance et la folie : "dans le domaine des sentiments, plus on donne, plus on se met dans une situation de mendiant, de chien qui attend un os" (Weil 1994, 142). Elle se retient d'accuser Souvarine : "tout amour est naturellement sadique, et la pudeur, le respect, la retenue constituent la marque humaine. Ne pas s'approprier ce qu'on aime..." (Weil 1994, 143). Elle retourne le reproche contre elle-même, elle se juge indigne : "il est bon que X ne soit pas un véritable ami pour toi. Tu ne mérites pas qu'il le soit" (Weil 1994, 141). Elle s'accuse : "tu vendrais ton âme

pour l'amitié" (Weil 1994, 142). Elle se tance et prend des résolutions pour toute la suite de sa vie : "apprends à repousser l'amitié, ou plutôt le rêve de l'amitié. Désirer l'amitié est une grande faute" (Weil 1994, 144). Elle comprend que le désir d'amitié est nourri, pour une bonne part, par celui de trouver quelqu'un qui nous comprenne. C'est donc à cela qu'il faut renoncer : "ne pas essayer de se faire comprendre... à quoi bon ? Comprendre : ça vaut mieux" (Weil 1994, 143). Elle consent à une vie recluse en soi-même : "désirer échapper à la solitude est une faute, une lâcheté" (Weil 1994, 144). Mais le désir d'amitié est aussi nourri par le besoin d'une inspiration qui vienne de l'autre. Il a cette dimension proprement spirituelle à quoi il ne faut pas renoncer. Sur ce point, elle est déjà platonicienne : "l'inspiration de l'artiste est toujours platonique" (Weil 1994, 143). Elle pense que l'inspiration peut être extraite même d'une amitié non réciproque et non vécue concrètement, à condition qu'elle soit intellectualisée : "tout ce qui dans l'amitié ne passe pas en échanges effectifs doit passer en pensées réfléchies. Il est bien inutile de se passer de la vertu inspiratrice de l'amitié" (Weil 1994, 139). C'est pourquoi le désir d'amitié peut se métamorphoser jusqu'à devenir un désir de pensée : "prendre la pensée elle-même comme une volupté" (Weil 1994, 142). L'esprit se nourrit à extraire de chaque amitié manquée, ou de chaque ombre d'amitié, le plus d'inspiration possible. On peut même aller jusqu'à s'inventer un ami inconnu : "puisque tu as besoin d'une amitié inspiratrice, il faut songer à l'ami inconnu" (Weil 1994, 140). On peut se demander si l'ami inconnu et inspirant, cet ami sans visage et qui n'est personne, n'est pas, chez la jeune philosophe, une place ouverte pour Dieu, la place où Dieu descendra dans sa vie, comme un ami qui inspire et qui comprend. En tout cas, la relation de Simone Weil avec Souvarine semble tout à fait déterminante dans ses orientations ultérieures.

Sa relation à Bataille l'est sans doute moins ; elle est en tout cas différente, mais importante autrement. Avec Bataille, elle souligne une opposition intellectuelle et politique : "la révolution est pour lui le triomphe de l'irrationnel, pour moi, du rationnel ; pour lui une catastrophe, pour moi, une action méthodique où il faut s'efforcer de limiter les dégâts ; pour lui la libération des instincts, et notamment de ceux qui sont couramment considérés comme pathologiques, pour moi, une moralité supérieure". Il y a, dans cette comparaison, beaucoup d'enjeux importants, notamment dans l'articulation de la politique et de la morale. Mais elle repose sur une grande incompréhension de Bataille par Simone Weil. Ce n'est pas seulement la révolution qui est irrationnelle pour l'écrivain surréaliste, mais

la vie, et notamment la vie humaine. D'ailleurs, l'irrationnel est une notion bien vague : Bataille ne s'est pas contenté de libérer cette part, mais il en a cherché les lois. Pour lui, la révolution est une réponse à la catastrophe, elle n'est pas elle-même une catastrophe, etc. Ce que cette lettre exprime bien, c'est, chez Simone Weil, la démarche kantienne investie dans le marxisme et le syndicalisme. C'est pourquoi elle ne supporte pas ce qu'il y a d'affectif et de trouble dans les relations humaines au sein du Cercle de Souvarine. Tout ce qu'elle veut séparer s'y mélange : l'amitié et l'amour, l'amour et la sexualité, l'affectif et le théorique, la théorie et l'action, la politique et l'affectif, etc. Tout dans la vie est impur pour une âme en quête de pureté. Simone Weil ne comprend pas ce que Bataille essaie de penser de ce chaos de la vie dont le Cercle est une illustration.

*

En revanche, Bataille comprend mieux Simone Weil, et mieux même que celle-ci ne se comprend. La réception de Simone Weil dans l'œuvre de Bataille se fait par l'écriture d'un roman, celui qu'il tire de cette période du Cercle : *Le bleu du ciel*. La réception d'un auteur n'est pas seulement la réception de ses livres, surtout dans le cas de Simone Weil : c'est aussi la rencontre de sa personnalité, l'accueil de sa manière d'incarner une vie philosophique. *Le bleu du ciel* témoigne d'une réception de Simone Weil dans un imaginaire surréaliste, et celle-ci est antérieure à celle qu'elle recevra dans les milieux catholiques. Elle se fait sous forme d'un portrait, d'un portrait littéraire.

Dans le roman de Bataille, la philosophe est portraiturée dans le personnage de Louise Lazare. Henri, le narrateur, qui représente l'auteur, y exprime une attirance pour elle, en même temps qu'une répugnance. Or ce sentiment ambivalent, qui suppose de ne pas séparer les contraires, et qui donc récuse la logique, le narrateur l'éprouve également à l'égard de lui-même. Si bien qu'une sorte de jeu de miroir se met en place entre Henri/Bataille et Lazare/Weil : l'un semble le double de l'autre. Et en même temps le contraire de l'autre. A quoi s'ajoute un autre jeu de miroir : celui qui existe entre la réalité et la fiction, les deux étant à la fois séparables et superposables. Tout repose donc sur la structure du double qui est celle-là même de l'imaginaire.

Weil/Lazare est présentée comme un cadavre (d'où son nom) et comme un "oiseau de malheur". C'est que Bataille/Henri se vit lui aussi comme une sorte de cadavre et comme un annonciateur du pire. Entre ces deux êtres, la différence est évidente : la jeune femme est une vierge, l'écrivain est un libertin. Il se présente

comme un mari infidèle, un Don Juan qui multiplie les conquêtes, un sadique qui fait souffrir celles qui l'aiment. Ils fréquentent une autre femme à sa ressemblance, une débauchée : Dirty, qui représente Colette Peignot, alias Laure. Voué aux jeux de la provocation sexuelle permanente, il est l'inverse de Lazare/Weil, laide, sale et dépourvue de charme. Emporté par les passions malades qui l'agissent, il est tout le contraire de Lazare qui reste de marbre, impassible. L'antipathie initiale entre Henri et Lazare résulte du fossé qui sépare ces deux êtres. Mais ce fossé les lie. D'une part, parce qu'Henri déclare aimer les cadavres (nécrophilie), aimer la saleté et le répugnant. D'autre part, parce qu'Henri parvient à comprendre ce que Lazare ne comprend pas, à savoir qu'au-delà de l'opposition qui saute aux yeux, une profonde ressemblance existe entre eux et qu'elle explique la fascination exercée sur Henri par son double. Si ce roman à clé tord la réalité sur un grand nombre de points factuels, notamment à la fin, il la révèle néanmoins avec une profondeur surréelle.

Bataille a reconnu que, comme lui, Simone Weil vit "au mépris des cloisons établies" (Bataille 1971, 391), dit le roman. Il a reconnu que, comme lui, Simone Weil a une lucidité qui lui permet d'anticiper les catastrophes qui arrivent : celle de la mort de Colette Peignot, celle de l'échec du communisme et de l'antifascisme, celle de la guerre qui va éclater, celle de la mort précoce de Simone Weil. Henri ne peut s'empêcher d'établir "une association entre la guerre possible et Lazare" (Bataille 1971, 411) et de la voir comme un "présage sinistre". Tandis que Simone Weil, dans sa logique binaire du bien et du mal (celle de ses vingt-quatre ans, mais elle évoluera), ne peut voir dans Bataille que son contraire, Bataille parvient, lui, à voir dans Simone Weil à la fois son contraire et son double. Il semble avoir percé le destin qui l'emporte vers une mort précoce : "ce qui m'intéressait le plus, dit Henri de Lazare, était l'avidité malade qui la poussait à donner sa vie et son sang pour la cause des déshérités" (Bataille 1971, 402). Weil voit dans Bataille un être pathologique tombé dans le mal ; Bataille voit dans Weil une sainte vouée à faire le bien, mais, par un pas de plus, il voit aussi, dans le bien qu'elle veut faire, l'action d'un mal qui la pousse vers la destruction de soi et la mort sacrificielle. Simone Weil a beau proclamer, dans l'article sur Malraux, que "on ne peut pas être un révolutionnaire si l'on n'aime pas la vie" (Weil 1988, 319), Bataille a vu en elle l'inverse de ce qu'elle pensait d'elle-même, à savoir : "Lazare, au contraire prétendait avoir en horreur tout ce qui touche à la mort : pourtant tout en elle, sa démarche saccadée et somnambulique, le ton de sa voix,

la faculté qu'elle avait de projeter autour d'elle une sorte de silence, son avidité de sacrifice contribuait à donner l'impression d'un contrat qu'elle aurait accordé à la mort" (Bataille 1971, 411).

Du *Bleu du ciel*, il ressort la dissymétrie de la relation entre Simone Weil et Bataille. Les deux se sont accordés sur leur incompatibilité et ont admis l'antipathie qui existait entre eux, pouvant parfois aller jusqu'à une haine sourde. Mais, tandis que la jeune femme semble en être restée là, le romancier a ajouté à cette relation une dimension visionnaire rendue possible par l'écriture du roman. Car c'est bien l'écriture qui oblige l'écrivain à convoquer la vision profonde des êtres. Bataille trouve en Simone Weil un objet de choix pour exercer le pouvoir divinatoire de la poésie. S'est alors levée en lui une conscience sur laquelle l'homme et la femme n'ont pas pu s'accorder, qu'ils n'ont pas pu partager : il s'agit de la conscience de leur commun amour de la mort. L'écrivain certes loue la philosophe pour sa lucidité. Toutefois, cette lucidité de l'élève d'Alain ne semble pas avoir pu rejoindre l'extralucidité du rival littéraire de Breton, lecteur de psychanalyse, et que la morbidité ouvrait à de pénétrantes intuitions. Cette vision extralucide révélait à Bataille sa profonde ressemblance avec une femme qui était pourtant son contraire.

La complexité d'une telle relation intersubjective ne prend tout son relief qu'à condition de faire à l'inconscient sa part. Elle n'est réciproque que jusqu'à un certain point. Un point à partir duquel elle cesse non seulement d'être réciproque, mais aussi d'être tout simplement une relation : elle devient une mise en personnage. Qu'est-ce qu'en effet une mise en personnage, à savoir la transformation d'une relation humaine en narration ? A partir de quand l'autre cesse d'être une personne pour devenir un modèle dont l'artiste fait le portrait ? Ce point de rupture dans la réciprocité, qu'il s'agisse d'une réciprocité dans l'amour ou dans la haine, est l'ouverture d'une vision contemplative de l'autre où l'intersubjectivité achoppe. Nulle amitié, nul amour ne peut survivre à cette transmutation de la relation en vision. Celle-ci, qui dans le meilleur des cas peut être extralucide, convoque et révoque l'autre à la fois. Car le portraituré n'a plus rien à dire du portrait par lequel le portraitiste lui prend une vérité qu'il ne sait pas porter en lui et qu'il refuse systématiquement de reconnaître. Si Simone Weil avait pu lire *Le bleu du ciel*, elle ne s'y serait certainement pas reconnue. Ce qui n'aurait en rien signifié un défaut du roman, bien au contraire ! Il y a comme une loi qu'on retrouve tout

au long de l'histoire de la littérature et de la peinture : nul ne peut se reconnaître dans le portrait qu'une vision extralucide produit de soi.

Cette Simone Weil qu'évoque Bataille, par le moyen détourné du roman, n'est pas celle qu'elle prétendait être. Le véritable art du portrait littéraire, en quoi le surréalisme s'est souvent illustré, consiste à dégager la face obscure des êtres. Et lorsqu'on se risque à interpréter les œuvres, il ne s'agit pas de les prendre au mot. La mise en personnage est cette opération énigmatique où la vérité de l'autre émerge de l'extralucidité. Si férue qu'elle ait été d'Antiquité et de Moyen Âge, Simone Weil demeure indissociable des années noires et tragiques où l'Europe courrait à sa perte. Sans cesse désireuse de discernement, elle est cependant une personne extrêmement trouble en laquelle la quête du bien et du salut se mêle indissolublement à un goût de la destruction et de la mort. Aspirant à la sagesse et à la régularité, sa vie ressemble à celle de certains artistes qui avaient fait du dérèglement un principe. Tenant à la fois de Lazare et de la Pythie, elle est quelqu'un qui porte déjà en elle la mort précoce qu'elle anticipe. Il ne s'agit pas de lui reprocher ses contradictions, mais d'insister sur les contrastes qui donnent à son œuvre un relief bien plus intéressant pour nous qu'une interprétation téléologique de son évolution. Les contraires s'attirent plus qu'ils ne s'opposent. Simone Weil et Georges Bataille, l'un comme l'autre, l'autre comme l'un, ont eu de cela la connaissance mystique.

Dans le Cercle communiste démocratique, l'irréciprocité dans la relation entre Simone Weil et Bataille, qui fait que seul lui est fasciné par elle, n'a d'égal que l'irréciprocité de la relation entre Souvarine et Simone Weil, qui fait qu'elle seule prend en l'autre une secrète inspiration. Cette ambiance trouble que Simone Weil a ressenti dans le cercle de Souvarine, elle l'a rejetée plus qu'elle ne l'a analysée. Dès lors qu'on la considère avec un peu de recul, elle renseigne sur l'économie de l'extralucidité qui était au cœur du surréalisme et de l'art du portrait qui s'y pratiquait. La comparaison entre *Nadja* et *Le Bleu du ciel* permet de pointer le différend entre Breton et Bataille précisément autour de ce problème. Lazare est à Bataille ce que Nadja est à Breton, mais l'écart est grand entre ces deux femmes portraiturees. Simone Weil ne s'intéresse pas à l'écrivain qui la scrute : elle en scrute un autre. C'est là que le "Cercle" de Souvarine prend tout son sens. L'extralucidité ne peut pas être réciproque. Elle est circulaire, ou plutôt circulante : la vision de l'un n'est pas renvoyée par l'autre, dans le sens du face à face et de la fermeture d'une boucle imaginaire, mais la vision de l'un suscite la

vision de l'autre vers un autre, et tout ainsi circule sans se clore. Si bien qu'entre les êtres de ce Cercle évanescent, qui ne fera pas long feu, ne reste que le jeu des personnages, c'est-à-dire de la littérature.

*

Pour rendre compte du regard visionnaire de Bataille, de son extralucidité, il faut interroger l'objet de sa quête théorique. Celle-ci aboutit, quelques années plus tard, à deux conférences prononcées au Collège de sociologie, le 22 janvier et le 5 février 1938. Le titre en était *Attraction et répulsion*. Bataille y pose "qu'il n'y a rien de plus important pour l'homme que de se reconnaître voué, lié à ce qui lui fait le plus horreur, à ce qui provoque son dégoût le plus fort" (Hollier ed. 1979, 211). Bataille insiste sur une dynamique propre au sacré et qui confère aux lieux et aux êtres appartenant à cette sphère une intensité d'existence absente du monde profane. Cette intensité, Simone Weil la ravale aux désordres des passions alors que Bataille y voit, au contraire, l'indice de la sacralité. Elle est, pour lui, produite par une transmutation du dégoûtant en vénérable. L'exemple majeur qu'il prend est cette dynamique transformant un cadavre qui nous répugne en une sainte relique. Pour établir ce qu'il affirme, il prétendait se fonder sur une méthode consistant à partir des sciences humaines (ethnologie et psychanalyse) sans y rester : il faut actualiser ce qu'elles nous apprennent en une expérience vécue. S'agissant de la transmutation du répugnant, l'expérience vécue qui y correspondait dans la vie récente de Bataille était sans doute sa relation avec Simone Weil, telle que racontée dans *Le bleu du ciel*. Il semble que ces conférences de 1938 aient été pour lui l'occasion d'éclaircir et de théoriser ce qu'il avait expérimenté peu avant dans sa fascination pour une femme qui le dégoûtait mais qu'il en était venu à admirer néanmoins. La nécrophilie, qui traverse *Le bleu du ciel*, dépasse la classification qu'on peut en faire dans le tableau des perversions sexuelles et des maladies mentales. Elle devient le retour, dans l'expérience individuelle, d'une dynamique archaïque propre aux sociétés du sacré : à savoir l'inversion de la valeur du cadavre, d'abord dégoûtant puis attirant.

En appliquant un pareil modèle à sa relation avec Simone Weil, Bataille en fait une singulière amitié. Une amitié non réciproque, bien sûr, mais cependant une sorte d'amitié sacrée. Une amitié dont l'intensité prend une force d'inspiration pour la pensée ultérieure de Bataille. En ce sens, Simone Weil porte sa marque dans la construction d'une pensée surréaliste. Par elle, l'animateur du

Collège de sociologie découvre que l'antipathie n'est pas le contraire de l'amitié : elle en est plutôt l'inversion. L'antipathie peut être la première phase des amitiés les plus sacrées. De cette manière, Bataille retrouve la pensée de Simone Weil puisque celle-ci liait également l'amitié à l'inspiration qui en émane. Sauf que nous avons, chez l'un et l'autre, deux conceptions très différentes de l'inspiration, deux notions opposées de l'esprit. Pour la philosophe, l'inspiration exige une amitié pure entre deux amis qui se laissent libres et qui s'offrent la chasteté en partage ; pour le théoricien du sacré, l'inspiration est l'ouverture à une intensité émotionnelle née d'affects contraires. L'esprit, que Simone Weil nomme la grâce et qui pour elle tombe d'en haut, est, pour Bataille, le produit d'un dispositif rituel, d'une technique religieuse qui accuse le contraste des sentiments et organise le passage d'un excès à l'excès inverse.

*

L'irrelation entre Simone Weil et Georges Bataille n'est pas restée sans suite. Dans l'évolution de la première jusqu'à sa mort, les recherches poursuivies par le second ne semblent avoir joué aucun rôle, tandis que le second ne pouvait avoir aucune connaissance de l'évolution de la première jusqu'à la publication de ses livres posthumes. L'approfondissement de la quête de Weil est venu confirmer cette emprise sur elle de la mort que Bataille avait devinée. Elle n'a jamais su combien elle avait été décryptée puisque Bataille ne publiera son portrait littéraire qu'après le décès de son modèle. L'écrivain surréaliste, quant à lui, demeurera suffisamment fidèle à leur rencontre (curieusement mêlée à son histoire avec Laure) pour publier en 1957 *Le bleu du ciel* qui en est le témoignage littéraire : "tout homme, écrit-il en avant-propos, est suspendu aux *récits*, aux *romans*, qui lui révèlent la vérité multiple de la vie" (Bataille 1971, 381). Il serait intéressant de chercher comment son œuvre d'après-guerre peut encore s'y nourrir.

On en trouve un indice dans son texte de 1949, publié dans *Critique* sous le titre *La victoire militaire et la banqueroute de la morale qui maudit*. Il s'agit d'une analyse de *L'enracinement* dès sa parution. Si la première réception de Simone Weil dans l'imaginaire surréaliste de Bataille se fait hors de toute référence aux écrits de la jeune femme, il n'en va pas de même pour ce qu'on peut nommer la seconde réception. Cette dernière s'opère par l'accueil de l'œuvre posthume de l'une dans la revue littéraire de l'autre.

L'article de 1949 est un éloge paradoxal de Simone Weil à travers une critique dure et sans concession. Bataille loue la philosophe pour cela même qu'elle

lui avait reproché : l'intensité. Car il n'y a pas d'opposition à établir entre la pureté et l'intensité : on peut aimer la pureté avec une grande intensité, on peut refuser toute passion avec une folle passion. L'article évoque "l'ouvrage de morale le plus brûlant" (Bataille 1988, 534). Et c'est ainsi que Simone Weil se trouve comprise dans une revue qui, en ces années d'après-guerre, représente une sorte d'avant-garde très éloignée des milieux qu'elle avait fréquentés.

Les critiques de Bataille contre *L'enracinement* sont contestables car elles se réfèrent à l'intention apparente du texte : une rénovation de la France et de sa société pour qu'elle réponde aux besoins de l'âme. Cette lecture du long rapport écrit à Londres a aussi été celle de Camus. Elle est celle reprise plus récemment par le philosophe italien qui y voit "une refondation éthique de la *polis*" (Esposito 2005, 195). Elle a l'inconvénient de mettre l'accent sur la première partie de l'ouvrage, qui n'en est pas le cœur. Bataille feint de croire que Simone Weil est préoccupée principalement du bien public, ce qu'elle pourrait elle-même n'avoir que cru. Il lui reproche de défendre la morale kantienne, mais son analyse montre bien qu'il n'en est rien. Non pas pour des raisons qui lui aurait échappées, ainsi qu'il le suggère, mais bien pour des raisons qui sont l'essentiel du livre : la critique radicale de l'État et de la France en son histoire. "Il est de bonne méthode de tirer d'un auteur une vérité qui lui échappait" (Bataille 1988, 539), écrit-il. Et, à cette condition de prendre Simone Weil telle qu'elle s'ignorait elle-même, il prétend montrer "la coïncidence d'esprits tout à fait opposés" (Bataille 1988, 539). Mais cette coïncidence, pour être établie, n'a pas besoin d'outrepasser ce que Simone Weil a elle-même pensé car il y a chez elle davantage d'ambiguïté que son critique n'en suppose. Il faut dire que celui-ci gardait le souvenir de leurs échanges de 1933 sans considérer suffisamment l'évolution de la philosophe dans les dix ans qui ont suivi.

Le destin tragique de Simone Weil, et sa mort qui le scelle, donnaient à Bataille la confirmation que, loin de son kantisme de jeunesse, la quête weilienne du bien relève, comme il dit, "d'une passion analogue à celle de l'amant pour l'être aimé" (Bataille 1988, 536). En elle, "le bien recherché l'est par passion" (Bataille, 1988, 536). Rien ne ressemble à la raison pratique du puritanisme kantien chez la philosophe de Londres en qui, comme le dit superbement son interprète, "la raison n'y a qu'un rôle, de sombrer – comme le soleil sombre si la nuit tombe – en un désastre qui accroît l'intensité" (Bataille 1988, 542). "L'extrémité autoritaire" où se tient *L'enracinement*, selon Bataille, relève moins de

l'impératif moral que de l'impérieux qui se signe dans cette "mort qu'elle-même s'imposa par *outrance*" (Bataille 1988, 537). L'*outrance* ici nommée ne devrait pas permettre à Bataille de faire peser sur la philosophe une "sombre méconnaissance du mal" (Bataille 1988, 549), car le sens de la transgression s'atteste abondamment dans sa vie. La transgression ne peut pas se limiter à la sexualité, au rire, aux larmes et à l'ivresse festive. La chasteté d'une femme, qui semble si fort agacer l'auteur pornographique, n'enlève rien aux transgressions sociales permanentes et à l'audace de celle dont l'auteur de la recension ne mentionne même pas ce que peut être dans une vie comme la sienne d'aller travailler à l'usine et de rompre à ce point avec sa profession et sa classe. Lorsqu'il écrit que "les données enchevêtrées de la vieille morale la paralysèrent" (Bataille 1988, 549), Bataille ne manifeste-t-il pas lui-même une sombre méconnaissance de ce qu'il y a de transgressif dans l'obstination à refuser son corps à la jouissance charnelle et à la maternité ?

Une fois égalisées la pornographie et la chasteté, rien ne permet de dire, avec la connaissance que nous avons aujourd'hui des lettres et de tous les papiers de Simone Weil, qu'en celle-ci la quête de l'impossible et le sens de la communication fervente étaient moins assumés qu'en la vie de celui qui prétend la décrypter. La recherche passionnelle de l'amitié dont atteste sa correspondance, sa mystique de la vie impersonnelle et son obsession de la décréation sont autant d'aspects du cheminement weilien qui viennent confirmer les analyses pénétrantes de Bataille. La philosophe n'a pas vraiment cru, comme son écrivain semble l'avoir craint, que c'est par l'obligation morale que les êtres humains entrent en cette communion intime qui les ouvrent les uns aux autres. L'importance qu'elle a donnée à la camaraderie quasi fusionnelle, aux musiques populaires qui l'expriment, à la compassion pour les malheureux et à la participation physique à leur condition, sont, chez elle, des voies qui la conduisent, non pas malgré elle mais en connaissance de cause, vers un bien qui n'est pas le bien moralement défini comme conformité à la loi morale, mais celui-là même que Bataille évoque comme une perte communielle. La figure de Simone Weil trouve ainsi sa place dans la galerie de celles qu'affectionnait l'auteur de *La littérature et le mal*.

*

C'est parfois chez les héritiers que la vérité des relations humaines s'approfondit, et encore plus la vérité de ces irrelations comme celle qui lia Simone Weil et Georges Bataille. L'un des héritiers les plus importants des recherches de

Bataille, c'est Jacques Lacan qui assure la continuité entre le surréalisme finissant et la relance de la psychanalyse. Les liens entre Bataille et Lacan sont des plus intimes puisque Sylvia, qui était dans la vie l'épouse de Bataille, et qui, dans *Le bleu du ciel*, est mise en personnage sous le nom d'Edith, est devenue, après sa séparation d'avec Bataille, d'abord la maîtresse, puis l'épouse de Lacan. L'une des filles de Lacan portait le nom de Bataille, parce née alors que Sylvia était encore mariée avec Georges. Cette relation familiale où la fille de l'un porte le nom de l'autre noue entre l'écrivain et le psychanalyste une relation sous le signifiant de la substitution. Mais elle se double, entre ces deux hommes que quatre ans seulement séparent, d'une continuité dans la recherche intellectuelle. Formés l'un et l'autre aux cours de Kojève, Lacan a poursuivi, quoique par d'autres voies, l'élucidation, commencée par Bataille, du désir humain à partir des découvertes de Freud.

Aussi n'est-il pas arbitraire de considérer qu'un texte comme *Kant avec Sade*, publié dans la revue de Bataille un an après la mort de son fondateur, soit le texte d'un héritier moins préoccupé de rendre hommage que de pousser la recherche un peu plus loin. Bien qu'il n'y soit pas explicitement question de Simone Weil, son auteur y poursuit, par la voie de la psychanalyse, la question posée par Bataille, par la voie du roman, sur Simone Weil et sur sa place dans l'imaginaire subversif du surréalisme. Les enjeux théoriques des relations manquées se comprennent souvent mieux par un pas en arrière qui permet de leur chercher un modèle antérieur dont elles ne seraient que la répétition. C'est comme répétition de l'irrelation Kant/Sade que l'irrelation Weil/Bataille trouve un autre sens. Les choses se jouent alors sur trois scènes : celle de la vie, celle du roman et celle de l'antérieur dont la vie et le roman s'avèrent les répétitions.

D'autant plus que la défense de Sade dans le mouvement surréaliste a vraiment été le fait de Bataille, qui a largement construit là-dessus son opposition à Breton. Tandis que, dans ce qui l'oppose à Bataille, il est évident, comme on l'a vu, que la jeune Simone Weil a pris le parti de Kant, c'est-à-dire de la loi morale. Quant à la position de l'analyste qu'est Lacan, elle n'est ni l'une ni l'autre, et c'est précisément pourquoi il peut mettre les deux *avec*. Simone Weil avec Georges Bataille. Certains ont pu, depuis lors, insister de nouveau sur la convergence entre la syndicaliste et l'écrivain pornographe, une convergence reconnue par le second mais pas par la première.

La distance entre Bataille et Lacan se mesurent à la différence de leur position à l'égard de Sade. Le marquis est clivant. Que Lacan se soit vu refuser son texte sur Sade pour servir de préface à *La philosophie dans le boudoir* n'a rien d'étonnant car, le moins qu'on puisse dire, c'est que ce texte ne fait pas l'apologie de Sade. Il n'en fait ni l'apologie morale, puisqu'il interprète le sadisme comme un mépris de l'autre ; ni l'apologie esthétique, puisqu'il évoque le caractère ennuyeux de sa littérature ; ni l'apologie scientifique, puisqu'il reproche à Sade de n'avoir rien découvert sur le désir, de s'être borné à enchaîner les fantasmes sans comprendre leur fonction imaginaire dans leur relation au désir. C'est même par là qu'il commence. La psychanalyse, celle de Lacan, se distingue en cela du surréalisme, celui de Bataille. Les deux manifestent certes un commun intérêt pour les perversions, mais il y a loin de la littérature à la science.

Dans *Le bleu du ciel* et dans d'autres livres, Bataille expose des scènes sexuelles organisées par des fantasmes. Il le fait à l'école de Sade si l'on admet, comme y insiste Lacan, que celui-ci présente, à la manière d'un prédicateur, une éthique refondée sur une nouvelle maxime universelle, celle du droit à la jouissance, et des devoirs qui s'en suivent. Ce que le psychanalyste éclaircit sur le maître vaut aussi pour le disciple, à savoir que le fantasme dépose dans le partenaire l'objet d'un désir dont la cause lui reste inconnue mais dont l'effet est d'annuler le partenaire comme sujet. Les sévices et les pires outrages ainsi imposés à la vie de l'autre sont recouverts par le plaisir du sujet jouisseur qui s'y perd. Car, dit Lacan, "le sadisme rejette dans l'Autre la douleur d'exister" (Lacan 1971, 134), au point que cette douleur s'efface dans son propre plaisir.

Il faut remarquer toutefois que, chez Bataille, ce mouvement ne s'accomplit pas tout à fait. Dans *Le bleu du ciel*, le narrateur ne vient pas à bout de son malaise et de son dégoût. Souffrant plus que jouissant, Henri se dégoûte lui-même. Le fantasme échoue à remplir sa fonction de déni et le sadisme tourne en maladie. Il tente pourtant de se libérer du dégoût, mais ce n'est pas pour reconnaître la souffrance de sa victime (Xénie) mais pour transférer ce dégoût sur Lazare, celle qui demeure hors du fantasme et se pose en gardienne de l'ancienne éthique. Chez Simone Weil, c'est la morale qui en vient à être dégoûtante, aux yeux du jouisseur. Il s'agit d'un dégoût ambigu car Lazare/Weil est néanmoins attirante pour Henri/Bataille. Elle l'obsède, elle lui devient nécessaire. Sans cesser pour autant d'être dégoûtante et même coupable : dans le roman, Lazare est accusée d'être responsable (involontairement) de la mort de la victime.

Lacan, en s'appuyant sur les découvertes de Freud, donne toute sa pertinence à cette accusation. Il y a lieu de mettre en accusation, si ce n'est Simone Weil qui n'est pas nommée, du moins la position qui a été la sienne : il y a bien, en effet, dans la morale quelque chose qui tue le sujet. Qui le tue symboliquement en l'inscrivant dans la loi, ce qui donne un sujet barré.

Pourtant, au-delà de l'opposition, ce qui est au cœur de cet écrit lacanien, c'est que les deux positions – celle de Kant/Weil et celle de Sade/Bataille – conduisent là où "l'objet se dérobe" (Lacan 1971, 122), écrit Lacan. Si la fuite de l'objet et la plongée dans l'inobjectif ouvrent précisément la quête mystique qu'on trouve aussi bien chez l'auteur de *L'expérience intérieure* que chez l'autrice de la *Connaissance surnaturelle*, alors on voit bien que Bataille, visant l'extase, et Simone Weil, visant l'impersonnel, se sont retrouvés au-delà de ce qui les séparait.

Qu'il s'agisse d'éclaircir la loi morale ou qu'il s'agisse de poser la question de la mystique, il semble que Simone Weil ait été reçue non seulement dans l'imaginaire surréaliste mais aussi dans la psychanalyse lacanienne. Jusqu'à la fin de sa recherche, Lacan poursuit la question de la mystique dans sa relation à la jouissance féminine. Cette question culmine dans le séminaire *Encore* en 1972-1973, et un psychanalyste lacanien nourri à ce séminaire, Michel Bousseyroux, livre, en 2020, *Trois essais sur la sexualité mystique*, dans lesquels Simone Weil occupe une place de choix : elle y témoigne, selon Bosseyroux, "d'un Dieu vidé de sa divinité [...], rebut de l'humanité" (Bousseyroux 2020, 28). Dans une réflexion sur les réceptions encore inaperçues de Simone Weil, capables d'en renouveler la lecture, l'on peut donc se demander jusqu'à quel point, au-delà de son accueil explicite dans l'œuvre d'un surréaliste comme Bataille, l'on pourrait établir sa présence implicite dans l'élaboration de la psychanalyse lacanienne.

*

De cette réception de Simone Weil dans l'œuvre de Bataille, on peut certainement tirer une herméneutique de nature à renouveler nos lectures de Simone Weil. Celles-ci sont encore trop souvent hagiographiques, elles consistent à voir en elle un exemple, ou une préceuse, ou même une sorte de sainte comme l'atteste par exemple l'oratorio composé par Kaija Saariaho en 2006 pour le *Jugendstiltheater* de Vienne. A cela, on peut toujours opposer une lecture critique. Mais, si l'on veut conserver toute son actualité à l'approche bataillienne et à la sensibilité surréaliste, poursuivie par la psychanalyse, il peut sembler plus

fructueux de la lire sans la prendre aux mots, en cherchant la vérité qu'elle porte derrière ce qu'elle écrit, et parfois en contradiction avec ce qu'elle écrit. Bien que ce soit assez contraire à la recherche universitaire qui prédomine aujourd'hui, il s'agirait peut-être de renouer avec une conception ancienne selon laquelle ce que la philosophie enseigne, c'est ce qu'elle ne dit pas.

La vérité est plus fuyante qu'on pense. Peut-être ne s'énonce-t-elle pas. Peut-être qu'un auteur n'est pas celui qu'il s'est cru être et qu'il ne coïncide pas avec la présentation qu'il donne de lui-même. Ces doutes herméneutiques semblent particulièrement légitimes sur le cas de Simone Weil, car elle ne s'est jamais donnée comme une autrice, son œuvre étant posthume. Elle ne s'est jamais donnée à travers une présentation de soi, qui suppose une présence à soi : c'est son absence, son être traversé par diverses inspirations qu'elle raconte parfois dans ses écrits. Aujourd'hui où la parution de ses œuvres complètes sont en cours d'achèvement, on peut se demander si Simone Weil tient tout entière dans la construction posthume de son œuvre à partir de ses écrits épars ? C'est en tout cas sur ce décalage entre le texte et la quête, entre la vérité et l'énoncé que nous alertent la réception surréaliste de Simone Weil chez Georges Bataille et ses prolongements en psychanalyse.

Les rencontres, même fugitives, mettent souvent en place un jeu de relations d'autant plus intenses qu'elles confinent à l'impossibilité de l'entente entre des êtres qui se comprennent irréciproquement. N'est-ce pas dans l'irréciprocité de ces mutuelles lectures que luit la nudité des êtres ? Simone Weil n'a rien su du regard pénétrant que Bataille avait posé sur elle au point de faire d'elle le meilleur portrait qu'on en ait. La mise en personnage est cette opération énigmatique où la vérité de l'autre émerge de l'extralucidité. Mais Simone Weil savait sans doute ce que Bataille n'a pas cru qu'elle savait d'elle-même : ce désir effrayant de tout détruire, de décréter toutes les constructions de l'homme et toutes les créatures de Dieu. Tout rendre parce que le don que Dieu fait aux hommes par sa création est toujours insuffisant pour conduire l'âme à consentir à l'existence. Simone Weil et Georges Bataille : l'un comme l'autre, l'autre comme l'un, ont eu de cela la connaissance mystique.

*Prof. Dr. Jean-Marc Ghitti,
Association "Présence philosophique au Puy",
jean-marc.ghitti[at]wanadoo.fr*

Références

- Bataille, Georges. 1971. *Œuvres complètes, III*. Paris : Gallimard.
Bataille, Georges. 1988. *Œuvres complètes, XI*. Paris : Gallimard.
Blanchot, Maurice. 1969. *L'entretien infini*. Paris : Gallimard.
Bousseyroux, Michel. 2020. *Trois essais sur la sexualité mystique*. Paris : éditions nouvelles du champ lacanien.
Esposito, Roberto. 2005. *Catégories de l'impolitique*, Paris : Seuil.
Hollier, Denis ed. 1979. *Le collège de sociologie*. Paris : Gallimard.
Lacan, Jacques. 1971. *Écrits II*. Paris : Seuil.
Pétrement, Simone. 1973. *La vie de Simone Weil, I*. Paris : Fayard.
Weil, Simone. 1988. *Œuvres complètes II*, volume 1. Paris : Gallimard.
Weil, Simone. 1994. *Œuvres complètes VI*. Paris : Gallimard.